

Analogie et allomorphie: Pourquoi la régularité n'est pas toujours régulière?¹

Joaquim Brandão de Carvalho
Université Paris 8, UMR 7023
jbrandao@ext.jussieu.fr

Michela Russo
Université Paris 8, UMR 7023
mrusso@univ-paris8.fr

1 Introduction

Qu'est-ce qu'une alternance "régulière"? On le sait, il existe deux réponses possibles à cette question selon la définition qu'on donne de la notion ambiguë de régularité morphologique. Suivant l'une de ces définitions, d'ordre morphologique précisément, est régulière une alternance productive; sera donc réputée (plus ou moins) irrégulière une alternance (plus ou moins) fossile. Selon l'autre définition, d'ordre phonologique, est régulière toute dérivation ou flexion qui n'implique pas d'altération du signifiant des morphèmes; le degré d'irrégularité d'une alternance devient alors fonction de son degré d'allomorphie.

Nous nous intéresserons ici, dans un premier temps, à la question suivante: productivité et invariance vont-elles nécessairement de pair? Nous résumerons en §2.1 la genèse de la problématique, qui remonte à la théorie néogrammatrice de l'analogie. On verra brièvement en §2.2 ce qui, aujourd'hui encore, milite en faveur d'une réponse au moins partiellement positive à la question ci-dessus dans les présupposés de la phonologie contemporaine, ainsi que les problèmes théoriques rencontrés.

Nous rappellerons ensuite ce qui paraît contredire une telle thèse au point de vue empirique, dans le domaine de la morphologie dérivationnelle (§3.1), voire dans celui de la morphologie flexionnelle (§3.2), c'est-à-dire là-même où une tendance au "nivellement" a souvent été invoquée. Nous exploiterons à cet effet des faits métaphoniques romans, notamment napolitains. Nous nous attacherons, enfin, à montrer les aspects bizarres que contient la phénoménologie du nivellement elle-même (§3.3).

Nous essayerons, pour finir, de répondre aux questions qu'appellent les remarques précédentes par une double proposition: d'une part, l'invariance n'est pas un but en soi du changement, le soi-disant nivellement des paradigmes n'étant que l'effet aléatoire d'un réseau de rapports proportionnels (§4.1); d'autre part, les changements montrent que ce qu'on tend à éviter ce n'est pas l'allomorphie en elle-même mais son caractère imprévisible (§4.2).

2 Des données contradictoires aux contraintes conflictuelles

2.1 Les changements dits "analogiques", envisagés dans le domaine morphophonologique où ils ont été primitivement conçus par l'école de pensée néogrammatrice (cf., par exemple, Paul 1966 [1886]: §§5, 10 suiv.), sont censés réduire le degré de complexité d'un système. Cette tendance vers plus de simplicité jouerait à deux niveaux:

¹ Nous remercions René-Joseph Lavie pour sa lecture attentive et ses remarques sur une première version de cet article.

- (1) a. Réduction du nombre d'allomorphes.
 b. Réduction du nombre d'allomorphes pour une allomorphie donnée.

On peut illustrer (1a) par la fusion en proto-roman des 1^{ère} et 5^{ème} déclinaisons latines (*rosa, dies*) ou par celle des 2^{ème} et 4^{ème} déclinaisons (*lupus, cornus*), si l'on voit dans chacun de ces couples des variantes de deux classes nominales marquées pour le "féminin" et le "masculin" respectivement (la 3^{ème} déclinaison restant, en tant que telle, dépourvue de marque de genre). On peut y ajouter nombre de changements de moindre ampleur, car sporadiques, mais allant dans le sens d'une telle réduction: ainsi des remplacements, plus ou moins consacrés par l'usage, de formes verbales comme *clad, crew, holp, hung, lit, stove, throve*, etc. par *clothed, crowded, helped, hanged, lighted, staved, thrived* en anglais moderne, qui témoignent de l'extension de la construction RAD+*ed* du prétérit aux dépens des flexions fortes. Ces faits sont bien connus, dont l'explication se ramène en général à un mécanisme désigné sous le terme de "4^{ème} proportionnelle" et schématisé en (2):

$$(2) \quad \frac{a}{b} \quad : \quad \frac{a'}{X = b'}$$

où: (i) *a* et *a'* appartiennent à la même classe morphosyntaxique; (ii) *a/b* constitue le modèle d'un rapport dérivationnel tel que *b* est dérivé de *a*; (iii) *X* est le terme inféré d'une proportion telle que *b'* est à *a'* ce que *b* est à *a*.

Tout aussi familier est le cas de (1b), type de processus habituellement appelé "nivellement". A titre d'exemple, les trois allomorphes du radical du verbe "aimer" en vieux français — dans *j'aim, il aime, nous amons* — ont été, on le sait, réduits à la seule base /em/; cf. aussi v. fr. *il preuve, versus nous prouvons, vous prouvez*, qui a été remplacé par *il prouve*.

Enfin, la conjonction de (1a) et (1b) implique que sera effectivement favorisée par l'évolution l'alternance la plus simple au détriment de la plus complexe en termes de nombre d'allomorphes. C'est, en tout cas, ce que tendent à montrer les exemples anglais ci-dessus, où le paradigme qui ne connaît qu'une seule base constitue aussi la construction productive. Il en va de même du 1^{er} groupe verbal en français: on a bien eu *j'aim > j'aime, je chant > je chante*, etc., mais *je prends, je fais*, etc., comme les deux autres personnes du singulier, n'ont pas restauré de consonne finale; *il preuve > il prouve* mais *il meurt* a été conservé face à *nous mourons, vous mourez*.

2.2 L'idée consistant à associer productivité et invariance est a priori la bienvenue, dans la mesure où elle permettrait d'apporter une réponse non circulaire à la question de savoir pourquoi une alternance est productive. L'explication habituelle reposant sur la fréquence de tel ou tel patron flexionnel ou dérivationnel, il est clair que la productivité d'une alternance peut découler de sa fréquence aussi bien que celle-ci de celle-là.²

² Nous laisserons ici de côté une des façons possibles de rompre cette circularité, qui consiste simplement à nier l'existence de l'un de ses termes, la productivité elle-même, seule la fréquence d'usage, des types et/ou des exemplaires (*tokens*), s'avérant pertinente (cf. Bybee 2001). On se contentera de citer en §4.2 l'exemple d'une alternance apophonique en pleine expansion en portugais européen quoique fort minoritaire à l'origine; ce cas et l'intérêt théorique qu'il revêt pour une critique des thèses fonctionnalistes sont exposés dans Carvalho (2004a).

Néanmoins, cette thèse est-elle soutenable? Peut-on voir dans l'absence d'allomorphie, dans la simplicité d'une alternance, au moins une des causes de sa productivité? En d'autres termes, est-il licite de penser que les locuteurs sont soumis à une force tendant, par principe, à l'homogénéisation des paradigmes, et que, comme il ressort de la pratique courante des diachronistes, le nivellement constitue, avec les changements proportionnels, l'un des types fondamentaux de dérive analogique, celle qui est mise en oeuvre par la morphologie flexionnelle?

Le débat est ancien. Kuryłowicz (1947) a implicitement apporté une réponse négative à cette question, sa première "loi" du changement analogique voulant que la morphologie favorise les marques complexes aux dépens des marques simples, ce qui, notamment dans le cas des alternances métaphoniques, implique une extension de l'allomorphie du radical, comme dans l'exemple allemand en (3) où l'on a la proportion suivante:

$$(3) \quad \frac{a = \text{Gast}}{b = \text{G\u00e4ste}} \quad : \quad \frac{a' = \text{Baum}}{X = b' = \text{B\u00e4ume}}$$

au lieu de la forme à marque simple attendue **Baume* (< vieux haut all. *Boum-a* vs. *Gest-i*). Plus récemment, et dans le même esprit, Maiden (1992) a pu montrer que, loin de constituer nécessairement un résidu inerte des changements phonétiques, l'allomorphie peut être "régulière" au sens où elle caractérise souvent des *patterns* morphologiquement productifs puisque capables de se propager au-delà de leur noyau étymologique.

Toutefois, à l'encontre de la première "loi" de Kuryłowicz, la deuxième "tendance" du changement analogique formulée par Mańczak (1958) affirme que l'élimination des alternances des radicaux est plus fréquente que leur extension, ce qui conforte la validité de l'idée de nivellement sans pour autant exclure la possibilité d'une extension de l'allomorphie. En effet, tant la thèse de Kuryłowicz que celle de Mańczak semblent partiellement fondées empiriquement, ou, si l'on préfère, l'une et l'autre semblent partiellement infirmées par les faits. C'est ce qui a pu justifier, par exemple chez Hock (1988: §10.3), une position qui annonce l'esprit des récentes théories optimalistes: à un principe qui, d'une façon ou d'une autre, favorise des marques complexes, et donc l'allomorphie, s'opposerait, selon lui, un autre, également valable mais dont les effets sont contradictoires avec le premier, favorisant le nivellement. Héritière de la thèse bloomfieldienne reprise par la phonologie générative classique, selon laquelle une alternance productive est, en général, déductible par règle d'une forme sous-jacente unique et invariante, la théorie de l'optimalité accepte pour sa part, elle aussi, le nivellement, qui peut être aisément ramené aux effets conjugués d'une contrainte de fidélité et d'une contrainte d'alignement régissant la correspondance entre l'input et l'output. Cela dit, il n'est pas exclu d'envisager, comme le fait McCarthy (2005), la possibilité d'un blocage du nivellement par des contraintes de rang supérieur.

A la question empirique que nous posons ci-dessus — l'invariance est-elle indissociable de la productivité? — s'ajoutent dès lors deux questions théoriques. L'une porte sur la valeur explicative de thèses dont le pouvoir conciliateur est fondé sur le postulat de contraintes contradictoires. L'autre question met en jeu le fondement des contraintes à l'œuvre dans ces thèses. S'agissant de la contrainte censée justifier l'allomorphie, on est en droit de se demander ce qui peut bien favoriser la complexité de la marque morphologique: une sorte de "saillance perceptive"? on ne sait trop.

S'agissant de la contrainte responsable des remplacements analogiques par nivellement des paradigmes, on discerne mal, précisément, la nature *analogique* de tels changements. Analogique par rapport à quoi? A l'inverse des changements proportionnels, qui, à l'instar de celui donné en (3), supposent, par définition, un *modèle* de formation ($a \rightarrow b$), tout se passe comme si, dans le cas du nivellement, l'homogénéité virtuelle du paradigme se suffisait à elle-même en tant que cause des dérives constatées. Le présupposé selon lequel à un signifié doit correspondre un signifiant et un seul sonne ainsi comme une pétition de principe dont rien ne vient motiver indépendamment la réalisation. Enfin, ce présupposé est mis à mal par les faits. C'est ce que montrent en particulier les données romanes, notamment napolitaines, qu'on passera en revue à présent.

3 Une empirie récalcitrante: la méta/apophonie en napolitain et en portugais

3.1 Dès Kuryłowicz (1947), c'est la morphologie dérivationnelle qui fournit le plus grand nombre de démentis à la thèse qui voudrait que productivité et invariance aillent de pair; c'est d'ailleurs pourquoi le nivellement est habituellement tenu pour propre au cadre du paradigme et à la morphologie flexionnelle.

Le napolitain médiéval et moderne présente quantité de réflexes apophoniques non étymologiques. Il s'agit de l'extension de solutions qui caractérisent à l'origine les seules formes dont la tonique vient de lat. Ī Ē Ū Ō (p. ex. *russo* / *rossa* < lat. Ū: *Russo* nom Ferraiolo (vers 1498) 130r 25 ["lo figlio de Frabicio *Russo*"], mais f.pl. *intorcie rosse* 100r 14³) à des formes présentant en principe des voyelles uniformément hautes, puisque provenant de lat. Ī, Ū.

L'abaissement de Ī Ū paraît assez fréquent dès le vieux napolitain: *prencepe* sing. (HistTroya 148, 152, 160 etc., vers 1360) < PRĪNCIPE, *prencipo*, *prencepo* sing. (Loise De Rosa, vers 1475)⁴, *prencepe* sing. (Ferraiolo) 64v 18; 88r 11; *prencipe* sing. 88r 5; 88r 8; 89v 24 s'opposant à *principi* pl. (HistTroya 183, 187, 261, etc.); *princepe*, *principi* pl. (Loise De Rosa); *principe* pl. 90r 7; 101r 14; 101v 9 (Ferraiolo); Loise De Rosa *iodece* sing. < Ū mais *iudece* pl.; Masuccio Salernitano (avant 1475) "loro iusto *iodece*" sing. (Parlam. de lo autore.5)⁵.

Dans Giovanni Brancati (vers 1480) nous trouvons pour Ī: *gregna* f. 'crinière' < lat. *CRĪNIA (PlinioVolgBrancati-Barbato, 115, 401) opposé à *grigne* pl.; *giardeno*; pour Ū: *scoti* pl. et *scuti* pl. 'écus'; *adgioteno* 'aider' 3^{ème} p. pl. prés. subj.; *assocase* 's'essuyer', 3^{ème} p. indic. prés.; *digionio* m. 'jeûne' < *ĪĒIŪNIUM; *bivoto* part. parf. de *bevere* opposé à *bivuti* pl.; *fanciollo*, *pertosa* 'il fait des trous', *fiome* et *fiume* < FLŪME; ce dernier est aussi attesté dans la Cronaca di Partenope (fin XIV^{ème}, début XV^{ème}), Petrucci, LingCultItMerid 64: *fiome* / *fju*-/i.

L'extension analogique de l'alternance est indissociable de sa fonction morphologique: devenue indépendante de tout conditionnement phonétique, l'apophonie se généralise comme marque de genre et de nombre: cf. le m.sing. *concluso* 145v 21 vs. f.sing. *conclusa* 92r 20, *cconclusa* 79v 47 < lat. Ū (Ferraiolo), *confosa* et *diffosa* (Ceccarella, vers 1460)⁶. Dans la première moitié du XV^{ème} siècle (vers 1440, Bozzuto), nous

³ Alternance elle aussi attestée dans le latin médiéval de la région: "Adammo *Ruxo*" (Naples 1208, PergSGrArmenoVetere 17.44), "Andrea *Ruxo* qui nominatur Strulabarba" (Naples 1237, ib. 82.213), "domino Raoni *Russo*" (Benevento 1195, SModestoBartoloni 24.66), "et terram Mathei *Russi*" (s.l. 1234, ib. 41.104), mais "terre que est ubi *Plescuroso* dicitur" (s.l. 1181, ib. 18.50).

⁴ Formentin 1998, 138 et n. 359; 140, n. 365.

⁵ Quant à Masuccio Salernitano, les exemples sont en général tirés de la LIZ, qui se fonde sur l'éd. Petrocchi 1957.

⁶ Gentile 1979, 53.

trouvons la forme *closo* < lat. tardif CLŪSUS, hypercorrection induite par un **cluso* senti comme métaphonique⁷, ce que confirme le féminin *Inclosa*: “in ecclesia Sancte Marie q(ue) nominatur ad illa *Inclosa* dentur exinde pro anima mea tari sex de auru” (Napoli 1230, PergSGrArmenoVetere 61.162). Cf. aussi G.B. Basile (avant 1632) *turco* m., *turche* m.pl., mais “*torca* renegata” f.⁸, les féminins non étymologiques (*cera*) *brosca*, f.pl. (*cere*) *brosche*⁹; *presutto* de –SŪCTU (avant 1627, CorteseMalato), mais f.pl. *presotta* (vers 1729, Stigliola II.68; I.150).

Des phénomènes identiques se retrouvent parmi les proparoxytons. Le même type d’alternance, abondamment attestée dans la diachronie du napolitain, revient tout au long de la littérature dialectale: cf. Basile *prencepe* sing., *prencipe*, *prencepa*, contre *princepe* pl.; *principe* pl.¹⁰ ou *iodece* sing.¹¹. Il comprend un groupe assez fourni de proparoxytons à Ī et Ū étymologiques: (Basile) *polece* sing. par opposition à *pulece* pl. < PŪLICEM; *cemmece* sing.¹² < CĪMICE; etc. Le phénomène s’étend à des mots savants: RŪSTICU apparaît dans Basile sous une forme métaphonique: Basile (*ommo*) *rusteco* m.sing. it. ‘rustico’, ‘rustre’, par opposition à (*preta*) *rosteca* f.sing. it. ‘rustica’¹³. Il s’agit probablement d’un changement analogique provoqué par les proparoxytons qui témoignent d’une évolution régulière (Fanciullo 1994, 575): (Basile) (*Lago*) *Truvolo* topon. par opposition à *trovola*¹⁴ < TŪRBIDU; *Minic[o]* “Domenico” versus *Meneca* < DOMĪNICU¹⁵, *ennece* it. ‘dito indice/index’ < ĪNDICE¹⁶; *irmece* pl. it. ‘embrici’, ‘tuiles’ < ĪMBRICE¹⁷; *arefece* sing. it. ‘**orefice**’, ‘**orfèvre**’ < AURĪFICE¹⁸; *semprece* sing. it. ‘semplice’, ‘simple’ < SĪMPLICE¹⁹; *trepete* it. ‘treppiede’, ‘trépiéd’²⁰ < TRĪPODE; *veceta* f.sing. ‘tour’ < VĪCITE²¹; *cennere* f.sing. < CĪNERE²²; *fielice* pl. it. ‘felci’, ‘filicinées’²³ < FĪLĪCE; *pommece* sing. < PŌMICE²⁴; *cecere* sing. opposé à *cicere* pl. < CĪCERE²⁵; *sorece* sing. ‘souris’ versus *surece* pl. < SŌRICE²⁶.

On trouve déjà l’alternance analogique dans les documents médiolatins de la région pour CĪCERE²⁷ et probablement aussi pour ĪMBRICE, FĪLĪCE, DOMĪNICU²⁸ et SŌRICE:

⁷ Coluccia 1992, 304.

⁸ Giorn.1, tratten.1.6; Giorn.1, tratten.8.23; Giorn.5, tratten.5.17.

⁹ Giorn.1, tratten.7.31; Giorn.1, tratten.6.3.

¹⁰ ‘Ntroduzione.6; et 242 occ. suiv.; ‘Ntroduzione.14; et 5 occ. suiv.; Giorn.5, tratten.9.25; Giorn.3, tratten.4.15; et 5 occ. suiv.; Giorn.4, tratten.5.13; et 2 occ. suiv..

¹¹ Giorn.1, tratten.4.18; et 9 occ. suiv..

¹² Giorn.1., tratten.5; etc.; et 3 occ. suiv.; ‘Ntroduzione.4; et 6 occ. suiv.; Giorn.2., tratten.10.9.

¹³ Giorn.2, egloga.155; Giorn.1, tratten.5.7.

¹⁴ Giorn.3, tratten.2.18; et 2 occ. suiv.; Giorn.1., tratten.9.13.

¹⁵ Giorn.4, tratten.1.14; ‘Ntroduzione.26; et 10 occ. suiv..

¹⁶ Giorn.1, tratten.7.2, pl. non attesté.

¹⁷ Giorn.4, tratten.3.10.

¹⁸ Giorn.1, egloga.13, pl. non attesté.

¹⁹ Giorn.2, egloga.341, pl. non attesté.

²⁰ Giorn.1, tratten.6.21; et une occ. suiv..

²¹ Giorn.1, tratten.2.18; et 2 occ. suiv..

²² Giorn.3, tratten.10.30; et 10 occ. suiv..

²³ Giorn.4, tratten.7.9; le pl. *fièlece* est attesté chez D’Ambra dans les *Muse napoletane* du Basile s.v. *fièlece* où il est entré à part sans exemples d’auteur.

²⁴ Giorn.1, tratten.1.4; et 4 occ. suiv.; pl. non attesté.

²⁵ Giorn.1, tratten.7.17; Giorn.1, tratten.1.20; et 3 occ. suiv..

²⁶ Giorn.3, tratten.5; et 14 occ. suiv.; Giorn.2, tratten.2.12; et 8 occ. suiv..

²⁷ L’antroponyme *cecere* se trouve déjà dans le *Codex Cavensis* (DeBartholomaeisAGI 15, 255): “supradictus *cecere* genitor” (an 968); “imbenimus *cecere* filius quondam Mastali” (an 1009). Il est attesté dans le *Codex Cajetanus* (DeBartholomaeisAGI 16, 11), hors contexte antroponymique, avec fermeture de la voyelle tonique: “fave et *ciceri*” (an 1004).

“et [mul]i[er] nomi(ne) Cecera” (Nocera 1077, CDCavensis X, 77.189); «pertinet inde michi Mirandi tres par(tes) et michi Cecera quar(ta) par(s)» (ib.), “ego Cecera” (ib.); mais: “a me Grimoladus presbiter filius quondam Ciceri” (près de Salerno? 964, CDCavensisAppGalante 6.169); “Mari Mastriciceri” (Nocera 1035, ib. 32.227); “Leonem fi(lium) quondam Ciceri calzolari” (Salerno 1073, CDCavensis X, 14.49); “ubi proprio Imbrici dicitur” (Salerno 1080, ib., 136.321); Duminico (Serramezzana? 1073, ib., 11.38)²⁹; et “qui nominatur Filici” (1226, PergSGrArmenoVetere 55.143); “de uno latere est terra de Stephano Scagnasurice” (Naples 1221, ib. 40.103); “per iusta terra de illu Scannasurice” (Naples 1222, ib. 42.109); “Sthephano qui nominatur Scagnasurice” (1249, ib. 109.276); “latere est terra de illu Scagnasurice” (1255, ib. 125.313).

Pour CĪCERE, le Regimen1b (vers 1300) atteste “se placete de *ciciri* ma(n)gyar(e)” (Petrucci 1975, 426, ligne 241 de l’éd.) et aussi “se placete *ciciri* mangiare” (Regimen1 570), avec harmonie des voyelles atones. S’agissant des autres proparoxytons, sont probablement apophoniques les occurrences de lat. SĒDĒCIM, TRĒDĒCIM et TĒGŪLA:

“pas(sus) sidecim” (Salerno 1070, CDCavensis IX, 94.279)³⁰ < lat. SĒDĒCIM, “auri tari voni sidecim” (Nocera 1077, ib. X, 77.190), “solidos sidecim” (Napoli 1078, ib., 103.253); “pas(sos) tridecim” ([in loco Furano] 1037, CDCavensisAppGalante 37.238),³¹ < lat. TRĒDĒCIM, “passus tridecim” (Roccapiemonte 1067, CDCavensis IX, 35.116), tridecim (s.l. 1067, ib., 28.97), “passus tridecim” (Nocera 1077, ib. X, 77.189); “licentia abeamus spignare due tiguile, una hantea alia, de ipsu tectu de ipsa domu nostra [...] tamen illa aqua, qui benit da ipsu filaru de tiguile, unde spinuaverimus ipse due tiguile de ipsa domu nostra” (Naples 1238, PergSGrArmenoVetere 86.223).

Le fait paraît d’autant plus vraisemblable qu’en l’absence des conditions favorisant la métaphonie, on rencontre fréquemment l’évolution régulière de la tonique (Ī > e):

antrop. “qui Cannaberde dicitur” ‘CannaVĪRIDE’ (Salerno 1077, CDCavensis X, 91.223), extrectola ‘sentier’ (Salerno 1038, CDCavensisAppGalante, 38.240 et 1059?, ib., 58.287), “a par(te) occid(entis) fine med(ia) strectola pertinen(te) de ipsa casa” (Nocera 1078, CDCavensis X, 100.244), “et fin(is) media extrectola” (Salerno 1080, ib., 140.337)³²; “habeo uno pastino in escla” < ĪNSULA(M) (Lucera 1067, CDCavensis IX, 30.101), “de ipse excle” (Benevento 991-992 [mais copie de 1683], SModestoBartoloni. 5.15)³³.

²⁸ Dans les chartes médiolatines, il est naturellement difficile de distinguer, pour Ī et Ū, entre le latin et les réflexes métaphoniques, qui, dans ce cas, sont convergents.

²⁹ Dans le corpus du *Codex Cavensis* compilé par DeBartholomaeis (AGI 15, 252), nous relevons des alternances métaphoniques: *Dominicu* (an 890) versus *Domenica* (960-961), “*Domeneke* monache” (964).

³⁰ Mais *sedecim* (Canne 1073, CDCavensis X, 18.58) et “pas(sus) *sedecim*” (Salerno 1077, ib., 79.195). A comparer avec *sideci* Sutri (Viterbo) 958, “forse metafonetico” (Sabatini 1966/1996, 186).

³¹ Charte relative à una “pecia di terra in loco Furano finibus Ca(m)panie”.

³² Mais “cum strictolis et anditis” (Capaccio 1067, ib. IX, 31.106); dans le latin médiéval de Benevento on ne trouve que des formes avec *i*: “strictolam publicam” (Benevento 1267, SModestoBartoloni 54.135); “qua(n)da(m) strictolam existentem” (Benevento 1282, ib. 74.188); “quadam strictula mediante” (Benevento 1295, ib. 84.218).

³³ Mais aussi “se habere terram que est iscla foris hac civita(te)” (Salerno 1071, ib., 111.342); “terra et yscla extra civit(atem)” (Benevento 1203, SModestoBartoloni 26.70).

Enfin, dans la formule initiale employée pour exprimer la date d'une charte, nous avons relevé dans le lexème APRĪLIS un abaissement systématique de Ī non motivé phonétiquement:

“men(se) *apreli[s]*, tertia indictione” (Atrani ? 975, CDCavensisAppGalante 9.174), “men(se) *apreli[s]*, duodecima indictione” (Salerno 984, ib. 15, 191), “mense *apreli[s]*, quarta indictione” (Lucera 1036, ib. 35.234), «men(se) *apreli[s]*, quarta indictione” (Salerno? 1036, ib. 36.236), «men(se) *apreli[s]* quar(ta) indic(tione)” (Salerno 1066, CDCavensis IX, 14.57), «mens(e) *apreli[s]* octaba indic(tione)” (Perdifumo? 1070, ib., 90.264), “die nona mensis *apreli[s]*, inditione prima, Neapoli” (Napoli 1228, PergSGrArmenoVetere 59.158), “mense *ap(re)li[s]* octave inditionis” (1205, SModestoBartoloni 27.71), “m(ense) *apreli[s]*, sexto die intrante” (Benevento 1212, ib. 28.74).

Dans cette formule, le mot *lupo* mérite un commentaire. Alternant en napolitain avec le f. *lopa*, c'est une forme controversée, compte tenu de la coïncidence avec le /u/ toscan (par influence méridionale? DEI 2289). Il peut s'agir aussi bien d'un réflexe de LŪPI que de *LŪPI (Rohlf s § 71; Formentin 1998, 128) avec apophonie analogique subséquente. Des formes comme celle du féminin sont déjà attestées dans les documents médiolatins examinés par DeBartholomaeis, AGI 15, 256: *lopa* est le nom d'un cours d'eau (an 1003): “aqua que dicitur *lopa*”, “fluvio qui *lopa* dicitur”; c'est aussi un toponyme dans *mamma-lopa* (an 1008). L'hydronyme avec –o– se trouve dans un faux (doc. CI) détecté par Galante 1980, 130, n.12: “a parte orientis finis fluvio qui *Lopa* dicitur” (date présumée du doc.: 1049; en fait falsification postérieure à 1072). En vieux napolitain, on rencontre le pl. *lupe* dans DeRosaFormentin 128 et le f. “*lopa* cervera” dans le PlinioVolgBrancati-Barbato, Glossario. Pour la documentation dialectale postérieure, signalons l'alternance dans Basile entre *lupo* et *lopa* f.³⁴.

L'apophonie est véhiculée en particulier par les suffixes, aisément identifiables et partant interchangeable au niveau intrasystémique (Fanciullo 1994/1996, 130): cf. *nfosa* f. ‘mouillée’ < lat. FŪSA (Basile), opposé analogiquement à *fuso* m.³⁵, f.pl. *marfose* < cast. *marfuz* (DCECH), sur le modèle des adjectifs, étymologiquement apophoniques, en –ŌSU. Le terme *malfusso*, qui n'est pas spécifique au napolitain (on le trouve aussi en italien³⁶), est attesté en vieux napolitain comme nom propre: *Malfusso*, en 1491 (Sabatini-Coluccia-Lupis 1983, 151). L'adjectif, qui revient fréquemment dans la littérature dialectale, est identifié aux adjectifs en –ŌSU et s'insère par analogie dans le processus apophonique. Le m. *marfusso* ‘bizarre’, ‘irascible’ est dans Cortese (Tiorba, VII.2) et s'oppose à un f. *marfossa* (Tiorba, IV.25) et au f.pl. *marfose* (Tiorba, I.7) avec abaissement de la voyelle tonique³⁷. A la même série appartiennent les formes déjà citées f.sing. *conclosa* (Ferraiolo), *confosa* (Ceccarella) et *confosa* (Basile), “sacche de legumme *confose* e mescolate” f.pl., opposées à *confuso* m.sing. et (*li nemmice*) *confuse* m.pl.³⁸.

³⁴ Giorn.1, tratten.2.24; et 23 occ. suiv.; Giorn.1, tratten. 7.36; et 4 occ. suiv.. Chez Capozzoli 1889, 39, nous relevons aussi *lupo* opposé à *lopa* (avec un ex. de Stigliola); *lopa* Violeieda, Vern. 38.

³⁵ Giorn.5, tratten.4.20; Giorn.1, tratten.7.19.

³⁶ Le Battaglia atteste *malfusso* chez Luca Pulci et, bien plus tard, chez Baretta, Salvini, Borga et enfin D'Annunzio.

³⁷ Il est possible, enfin, de retrouver le f.sing. *marfosa* chez D'Ambra (ex. de Mormile, seconde moitié du XVIII^{ème} siècle). L'alternance morphologique est explicitement attestée dans les lexiques de D'Ambra et Altamura: *marfuso* opposé à –*osa*.

³⁸ Giorn.4, tratten. 6.22; Giorn.5, tratten.4.19; Giorn.1, tratten.6.10; et 5 occ. suiv.; Giorn.3, tratten.7.18.

Le suffixe –ŌSU exerce des pressions jusque sur les substantifs: du participe passé REFŪSU dérive le substantif féminin *refosa* f. ‘adjonction d’un produit’ (Basile): “pe *refosa* de lo ruotolo”; “quarche *refosa* de favure”; “nce agghiugnesse sta *refosa*”; “tale *refosa* de viento”³⁹; cf. aussi le masc. *pertuso* opposé à *pertosa* f.sg. et *pertose* f.pl. (Basile) < PERTŪSU ‘troue’⁴⁰; on trouve de même *ppertuso* et *pertosa* dans Violeieda, Buffo 27, Buffo 20 (an 1719). Le phénomène a encore une fois des origines très anciennes, puisque le toponyme *Pietrapertosa* obéit déjà au schème métaphonique dans la documentation médiévale:

“in loco qui dicitur de *pertosa*” (*Cartulario* du Monastère de Carbone 1093), “Iohannem de *Petrapertosa*” (Terlizzi 1223), “vallone de Petra *Pertossa*” (Dragonara 1213)⁴¹, cf. Giuliani 2001-02, 236, n.154 dont provient la documentation.

L’alternance régulière est aussi bien attestée pour –ŌSU dans les chartes médiolatines de l’Italie méridionale⁴²:

“ux(or) fuerat Iohanni Atrianen(sis) qui dic(tus) est *Calbarusu*” (Salerno 1073, CDCavensis X, 16.54, “Iohannis Atrianens(sis) qui dic(tus) est *Calbarusu*” (Salerno 1075, ib., 57.155, ce qui confirme la donnée de De Bartholomaeis), “fi(lii) Iohanni *Calbarusi*” (Salerno 1067, ib. IX, 38.126), “Petri cognomento *Milluso*” (Naples 1154, PergSGrArmenoPilone 8.23); “diacono *Iatiusu*” (Naples 1231, PergSGrArmenoVetera 62.168); versus “domus erat *ruynosa*” (Benevento 1296, SModestoBortoloni 86.223) et dans les chartes des Pouilles (Giuliani 2001-02, 244, n. 168): *lapillus* / *lapillosa* *lapelluso* (Bari, 1086), *lapillosi* (Venosa, 1205), *la pellosa* (Bari, 1049), *lapillosa* (Bari, 1155).

A l’extension analogique de l’apophonie on doit aussi attribuer l’alternance du suffixe savant –ISSIMUS en vieux napolitain. On relève dans le Regimen1 les cas suivants: “civo *delicatissimo*” ib.571, (vino) *caldissimo* ib. 575; par opposition à “le nocte *longhesseme*” ib. 567. Encore plus abondants sont les exemples fournis par l’HistTroja⁴³:

f.sing.: *altessema* [torre p. 79, mura p. 232, ripa p. 265], *aspressema* [vattaglya p.74], *fortessema* [vattaglya p. 143, 178, 214, citate p. 210,], *bellessema* [citate p. 55, Medea p. 56, femena p. 60, face p. 103, Breseyda p. 112, femena p. 113, una soa figlya p. 181, etc.], *cortesessema* [donna p. 59], *Dolcessema* [dompna p. 63], *grandessema* [humilitate p. 59, quantitate p. 77, cetate p. 87, obscuritate p. 121, forza p. 111, pagura p. 121, preda p. 124, copia p. 132], etc. **f.pl.:** *larghesseme* [porte p.79], *altesseme* [turri p.80], *castesseme* [dompne p.98], *sottillesseme* [ongne p. 100], *crodesseme* [vuce p. 173], *preciosesseme* [prete p. 199], *gentillesseme* [prete ib.99], *grandesseme* [vuce p. 213], *altesseme* [flamme p. 258], *profondesseme* [tane p. 267], *bellesseme* [pocelle p. 290]; contro: **m.sing.:** *fortissimo* [p. 52, 137], *grandissimo* [p. 53, 65, 75, 80, 120, 213], *nobilissimo* [p. 76, 94], *nobelissimo* [p. 199, 227], *crodelissimo* [p. 76, 168], *bellissimo* [p. 77], *carissimo* [p. 88, 89, 149], *sapentissimo* [p. 94], etc.; **m.pl.:**

³⁹ Giorn.1, egloga.387; et 3 occ. suiv.; Giorn.3, tratten.7.4; Giorn.3, tratten.7.15; Giorn.5, tratten.7.12.

⁴⁰ Giorn.1, tratten.5.21; et 27 occ. suiv.; Giorn.1, tratten.5.20; et 2 occ. suiv.; Giorn.2, tratten.5.26; et 2 occ. suiv., toujours *le pertose*; les lexiques (D’Ambra, Andreoli, Altamura) attestent *pertosa* f.pl.

⁴¹ L’usage substantival de l’adjectif est lui aussi attesté par les documents prévilgaires.

⁴² DeBartholomaeis,AGI 15, 253 atteste *inginiusu* (an 947) ainsi que les onom. *calbarusu* (an 1057), “Iohannis *venenusu*” (an 1064), *gaiusu* ‘joyeux’, *littusum*, *rangusum*, *millusum* (“laddove il femminile va sempre in –osa”, ib.). Le CDCajetanusDeBartholomaeis,AGI 16, 11 fournit encore pour ces séries les antrop. *carusu* (an 1049), *gattusu* (an 1061), *palagrusu* (an 1120) et le topon. *betecusu* (an 1107).

⁴³ Nous avons utilisé pour HistTroja et Regimen1 les versions électroniques du texte, consultables sur le site de l’Opera del Vocabolario Italiano à partir de l’adresse: <http://www.vocabolario.org/>.

fidilissimi [p. 47], **nobilissimi** [p. 56], **nobelissimi** [p. 120], **fortissimi** [p. 123], **grandissimi** [p. 79], (*ochy*) **russissimi** [p. 138], etc. (21 occ.); (*homini*) **fortissime** [p. 77], *capitielli* (**sottelissime**) [p. 199].

L'onomastique du latin médiéval campanien témoigne aussi d'une adhésion précoce à cette typologie: "Leonem Atrianen(sem) qui dicitur de *Du(m)nessema*" (Salerno 1073, CDCavensis X, 12.43).

De même, les réflexes de lat. –IBILIS attestent la distinction analogique:

Regimen1 566 (*la vera*) **convenebele** f.sing., (*carne porcina*) **nutrebele** ib. 571, *pareme* **convenebele** 'cosa conveniente' ib. 575, "in quantitate et ene **convenebole**" ib. 575, "(*lo coitu*) multo è **delectevele**" ib. 582; **HistTroya** 58 "non era **convenebele** a credere" 'cosa conveniente', "te mostra **piacebele**" p. 51, **sconvenebele** f.sing. [*parola* p. 112, *cosa* p. 233] "con **placebele** voce" f.sing. p. 91; "quella **orrebele** novella" p. 78, "**raysonebele** briga" p. 96, **convenebele** *mensura* p. 100, "**incredebele** bellezze" p. 107, (*recoperatione*) **possebele** p. 102, "**anguscevele** tempestate" p. 289, "viso **scrignebele**" p. 84, "**orrebele** acto" p. 98, (*muodo*) **convenebele** p. 100, "loco **possebele**" p. 52, "scripto **legebele**" p. 63, "homo **irasebele**" p. 111;

par opposition aux exemples suivants:

m.pl.: "altri suoni et *iuochy* assay **placibele**" HistTroya 80; **f.pl. [+apoph.]:** **sconvenibele** f.pl. [*parole* ib. 243], "*parole* **placibele** et honeste" ib.258, "con *parole* multo piate e **placibele**" p. 260; "le soy **losenghivele** e cortise *parole*" p. 263, etc.

Les cas d'absence d'apophonie ne manquent pas au f. pl. pour les adj. de la 2^{ème} classe épïcène, selon une autre tendance analogique qui rend le féminin non apophonique:

f.pl. [-apoph.]: "**bastevele** le nostre *nave*" HistTroya 70, (*le malvestate*) **descorrebele** ib. 188, (*cose*) **impossebele** ib. 192, 292, (*cose*) **incredebele** ib. 204.

Parmi les adjectifs de la 2^{ème} classe, la voyelle accentuée sujette à apophonie devrait présenter une forme épïcène non apophonique au singulier m. et f. et une forme épïcène apophonique au pluriel (m. et f.). Le pluriel métaphonique épïcène (m. et f.) serait déjà tombé en désuétude dans l'HistTroya, comme l'attestent les adjectifs du type '*forte*':

f.pl. [-apoph.]: (*nave*) **forte** ib. 69, "per le **forte** *scrullate*" ib. 224, **forte** *serramme* ib.228, "**forte** *barre* traverzate" ib. 239, "alte e **forte** *mura*" ib. 309⁴⁴.

Le cas de '*forte*' n'est pas isolé en ancien napolitain, ainsi qu'en témoignent de nombreux autres adjectifs de la 2^{ème} classe:

f.pl. [-apoph.]: "**ardente** *flamme*" HistTroya 76 et "*flamme* **ardenti**" ib. 65; opposé au m.pl. [+apoph.] "*fuochy* **ardienti**" ib. 65, "**ardienti** doluri" ib. 266; "**convenente** *raysune*" ib. 260; opposé au m.pl. [+apoph.] "*li vienti* **placibili** et *convenienti*" ib. 120; "**competente** *longheze*" ib.111, **dolce** *parole* ib. 185, 261, "**dolce** e belle *parole*" ib. 220,

⁴⁴ A côté des **f.pl. [+apoph.]:** "*lle berdesche* ben **fuorte**" HistTroya 141, "con **fuorte** *barre* traverse" ib. 147; "le **vuce** erano crodelesseme e **fuorte**" ib. 173; "colle loro **fuorte** *lanze*" ib. 174; "le quale [*scil. polcelle*] era cossi **fuorte**" ib. 290; "**turri** ben alte e **fuorte**" ib. 266; "alle **fuorte** *compressiune*" ib. 267; (*incantatione*) **fuorte** ib. 290; "**turri** ben **fuorti**" ib. 78; (*serramme*) **fuorti** ib. 232; "sopervennero **la trona** spotestata e **fuorte**" ib. 121 [la *trona* est un neutre pluriel comme le signale l'accord syntaxique du verbe] et "quillo luoco de altissima **mura** e **fuorte**" ib. 309.

“le soy *dolci parole*” ib. 243;⁴⁵ *nobele donne* ib. 210; (*femene*) *cortese* ib. 185, 274; (*rote*) *radente* 95v 4 Ferraiolo, etc.

Ces exemples montrent comment des tendances analogiques véhiculées par les adjectifs de la 1^{ère} classe (tels ceux en -*ŌSU*), plus propres à exprimer les distinctions de genre et de nombre, atteignent les adjectifs de la 2^{ème} classe, à l’origine épiciques comme le type *forte*, et y font émerger une troisième forme non apophonique, celle du féminin pluriel.

Nous avons mis l’accent sur des données napolitaines, où la métaphonie revêt une grande ampleur, affectant tant les voyelles antérieures que les voyelles postérieures, tant les voyelles mi-ouvertes que les voyelles mi-fermées du latin vulgaire. Mais le portugais fournit des exemples analogues de dérive analogique. L’apophonie est ici étymologiquement circonscrite, pour l’essentiel, aux réflexes de lat. *Ō* devant *Ū* final, d’où port. *n[o]vo* : *n[ɔ]va*, *n[ɔ]vos* : *n[ɔ]vas* “neuf, nouveau”. Or cette alternance, affranchie de tout conditionnement phonétique, contribue à la distinction de genre et de nombre : on a *[ɛ]sta*, *[ɛ]ssa*, *[ɛ]la* < *ĪSTA*, *ĪPSA*, *ĪLLA* vs. *[e]ste*, *[e]sse*, *[e]le*, alors même que le changement *Ī* > *[ɛ]* est pratiquement inexistant parmi les noms féminins. Le très productif suffixe -*ŌSUM*, étymologiquement non apophonique en portugais, l’est devenu (> *[o]so* : *[ɔ]sos* : *[ɔ]sa(s)*) pour la totalité des adjectifs ; à noter que l’analogie semble être encore plus favorisée lorsque les marques de genre et de nombre interagissent, puisque, dans les pluriels des noms de famille, ce suffixe demeure non apophonique en l’absence de formes féminines (cf., p. ex., *Barrosos*, *Cardosos*, *Fragosos*, *Matosos*, etc., avec *[o]*, vs. *barrosos* ‘argileux (pl.)’, avec *[ɔ]*). Enfin, Carvalho (2004a) a montré que la dérivation apophonique du pluriel (p. ex., *p[o]rco* / *p[ɔ]rcos*), pourtant très minoritaire parmi les nominaux à *[o]* accentué, connaît, depuis le XIX^{ème} siècle, une extension remarquable aux dépens de la dérivation non apophonique (*l[o]bo* / *l[ɔ]bos*).

3.2 Cependant, la morphologie flexionnelle peut, elle-même, évoluer vers plus de complexité: Maiden (1992), qui cherche à illustrer l’importance de ce type de dérive, en fournit des exemples dans les paradigmes verbaux de l’italien et du castillan, qui concernent en général la consonne finale des racines. Nous pouvons y ajouter des effets analogues produits par la métaphonie en napolitain et en portugais.

En napolitain l’apophonie va jusqu’à s’étendre à quelques paradigmes verbaux, les réflexes de *Ī Ū* s’ouvrant aux 3^{èmes} personnes du singulier et du pluriel, par opposition aux 2^{èmes} personnes du singulier et du pluriel: cf. *e* < *Ī* dans *decano* ‘dire’ 3^{ème} p. pl. prés. subj. dans le StatutoDisciplMaddaloni (première moitié du XIV^{ème} siècle, Matera-Schirru 1997, 70, n. 17), *mese* ‘mettre’ 3^{ème} p. indic. parf. 84r 3; 84r 23; 89v 24 (et 18 occ. suiv.), *mesese* it. ‘si mise’ (Ferraiolo) 79v 13; 84v 1; 135r 13, *mesegie* it. ‘ci mise’ 126v 22; *mesela* it. ‘la mise’ 128v 3; *mesero* 3^{ème} p. pl. indic. parf. 79r 15; *mesenosse* it. ‘si misero’ 129v 6; *promese* ‘promettre’ 3^{ème} p. indic. parf. 124v 10, *desse* ‘dire’ 3^{ème} p. indic. parf. (Loise De Rosa, Formentin 1998, 138 et n. 360), etc., où, là encore, l’aperture revêt une fonction morphologique, en servant à distinguer, dès le XV^{ème} s., la 3^{ème} p. du parfait fort de la 1^{ère}.

C’est aussi ce que montrent les faits portugais. Des alternances métaphoniques /e o/ : *[ɛ]ɔ* / et /i u/ : *[ɛ]ɔ* / caractérisent le présent des 2^{ème} et 3^{ème} conjugaisons faibles respectivement lorsque la voyelle radicale sous-jacente est d’aperture moyenne: *m[e]to* “je mets”: *m[ɛ]tes* “tu mets”, *m[ɛ]te* “il met”, *c[o]mo* “je mange” : *c[ɔ]mes* “tu manges”, etc.; *f[i]ro* “je blesse” : *f[ɛ]res* “tu blesses”, etc., *t[u]sso* “je tousse” : *t[ɔ]sses* “tu tousses”, etc.. Or on constate qu’elles ont fini par s’étendre à des verbes qui, tels *frigir*

⁴⁵ A côté de *dulce* (*parole*) f.pl. ib.184 et “con *dulce* et humile *pregarie*” ib. 104.

“frire”, *fugir* “fuir”, *cuspir* “cracher”, *entupir* “boucher”, avaient à l’origine une voyelle haute et donc invariable, ou à d’autres qui, comme *esquecer* “oublier” ou *aquecer* “chauffer”, ne présentaient pas non plus d’alternance, leur /s/ radical étant issu d’une contraction vocalique. On dira qu’il s’agit là de l’extension du patron productif à des exceptions. Mais, outre que cela n’explique pas pourquoi l’allomorphie est précisément productive, tel n’est pas forcément le cas, comme en témoigne l’apophonie des parfaits forts, où, sur le modèle d’alternances étymologiques circonscrites à moins d’une dizaine de verbes comme *fiz* “je fis” / *fez* “il fit”, *fui* “je fus” / *foi* “il fut”, *pus* “je mis” / *pôs* “il mit”, on entend souvent *sube* “je sus”, *truxe* “j’apportai” pour les normatifs *soube* et *trouxe*, homophones à la 3^{ème} p..

3.3 Il nous faut enfin souligner que la thèse qui voudrait associer productivité et invariance n’est pas seulement mise à mal par l’existence de nombreux contre-exemples tels ceux qu’on vient de passer en revue; elle l’est aussi — et peut-être encore davantage si l’on se contente d’y voir une simple “tendance” à la Mańczak — par les exemples mêmes qui sont censés illustrer l’existence d’un nivellement des paradigmes. Au fondement analogique incertain d’un tel changement (cf. §2.2), on peut, en effet, ajouter deux remarques d’ordre empirique faites par Hock (1988: 168-171) qu’on prendra comme autant de symptômes du caractère douteux du nivellement. C’est, d’une part, un changement très long à aboutir: l’élimination des allomorphies verbales fondées sur l’alternance [s z] : [r] aura, par exemple, pris plus de mille ans en anglais et en allemand; encore l’anglais en conserve-t-il toujours un vestige dans *was* : *were*. C’est, d’autre part, un changement qui, très souvent, n’affecte qu’une partie d’un paradigme: par exemple, le passé du verbe, mais non les autres temps. En d’autres termes, pour établir un lien avec le constat précédent, c’est un changement qui, très souvent, n’aboutit jamais...

4 Ni invariance ni allomorphie

4.1 Il suit des données et des considérations précédentes que nous sommes confrontés à deux questions:

- (4) a. S’il n’existe pas de tendance au nivellement des paradigmes, à quoi sont dus les faits, indéniables, habituellement classés sous cette rubrique?
- b. Pourquoi la morphologie s’accommode-t-elle si facilement de l’allomorphie?

Concernant les faits imputés au nivellement, nous proposerons d’admettre, en reformulant une vieille idée de Paul (1966 [1886]: §5), qu’on a là affaire à l’accumulation sur le long terme d’une série de changements proportionnels, ou, mieux encore, aux effets d’un réseau de tels changements. Manifestation par excellence du principe même de l’analogie, chacun d’eux ne met en jeu que les quatre termes requis par la proportion, et la notion de modèle (dérivationnel) y prime sur celle de paradigme (flexionnel). Nous ne sommes pas qualifiés pour discuter de l’éventuelle portée cognitive d’une telle réinterprétation, que l’on pourrait trivialement assimiler à une tentative de réponse à des questions du type: “les gens ont-ils réellement des paradigmes dans la tête?” ou “la compétence morphophonologique est-elle vraiment à l’image du *Besche-*

relle?” Nous nous contenterons de montrer que les écueils empiriques rencontrés par la thèse du nivellement — au premier rang desquels figure la capacité de propagation de l’allomorphie — disparaissent d’eux-mêmes face à cette nouvelle vision des choses, quand ils ne deviennent pas autant d’arguments en sa faveur.

Autrement dit, pour prendre l’exemple de la régularisation des paradigmes verbaux, nous soutenons que la généralisation d’une base donnée n’est pas due à sa diffusion linéaire au sein d’un ensemble inorganisé de marques de flexion; cet ensemble étant structuré par un réseau d’oppositions (nombre, personne, temps-aspect-mode), ce sont des proportions définies au sein de chacune d’elles, où, comme en (2), *a* est non marqué vis-à-vis de *b*, qui constituent le vecteur de la propagation tant d’une base unique que de l’allomorphie, selon le modèle productif. Voici, en guise d’illustration du premier cas de figure, deux changements proportionnels qui ont dû, parmi d’autres du même type, contribuer à la réfection du verbe “aimer” en français, et dont le modèle était représenté par l’écrasante majorité des verbes du 1^{er} groupe (cf. *tu chantes / vous chantez, tu portes / vous portez*, etc.):

(5)	a.	$\frac{a = \text{tu RAD+es}}{b = \text{vous RAD+ez}}$:	$\frac{a' = \text{tu aim-es}}{X = b' = \text{vous aim-ez}}$	(< am-ez)
	b.	$\frac{a = \text{tu RAD+es}}{b = \text{tu RAD+as}}$:	$\frac{a' = \text{tu aim-es}}{X = b' = \text{tu aim-as}}$	(< am-as)

Il suit du mécanisme proposé en (5) deux choses: (i) plus une forme est morphologiquement marquée, plus elle se trouve “surdéterminée”: on aura eu *vous aim-âtes* (< *amâtes*) et à partir d’une dérivation de nombre comme en (5a) (*tu RAD-as* → *vous RAD-âtes*) et à partir d’une dérivation de temps comme en (5b) (*vous RAD-ez* → *vous RAD-âtes*); (ii) une dérivation doublement marquée implique celles qui ne reposent que sur une seule des marques en cause: *vous aim-âtes* (< *amâtes*) suppose, dans chacune des dérivations ci-dessus, *a' = tu aim-as* (forme dépourvue de marque de nombre) et *a' = vous aim-ez* (dépourvue de marque de temps) respectivement, donc la réalisation des deux proportions en (5) dont ces formes constituent le quatrième terme.⁴⁶ On le voit, le soi-disant “nivellement” a ainsi un fondement pleinement analogique: c’est la résultante d’un certain nombre de changements proportionnels, lesquels reposent, par définition, sur des modèles dérivationnels de la forme *a* → *b*. La théorie de l’analogie s’en trouve considérablement simplifiée (cf. §2.2): il n’y a pas de nivellement; analogie et “quatrième proportionnelle” sont la même chose.⁴⁷

⁴⁶ Dans les changements proportionnels, le terme dérivé (la “4^{ème} proportionnelle”) est d’ordinaire marqué (d’où *X = b*). Il arrive parfois, cependant, qu’il soit non-marqué (soit *X = a*): on parle alors de “formation à rebours” (*backformation*). Tel est le cas de *je prouve, tu prouves, il prouve*, etc. dont l’allomorphe provient des deux premières personnes du pluriel du présent et de la plupart des autres temps; le processus normal aurait donné *nous *preuvons, vous *preuveez, je *preuvai, *preuver...* Il reste à tirer des conclusions de tels faits pour la théorie de la marque.

⁴⁷ A noter que l’évolution de la 1^{ère} p. (*j’aim > j’aime*) demeure, il est vrai, inexpliquée par ce biais, car il n’y avait pas, à l’origine, de modèle comportant une consonne fixe (v. fr. *je chant, je port...*). Cependant, loin de constituer un argument en faveur de la thèse d’un nivellement du paradigme, la restauration de la consonne finale nous paraît relever d’une caractéristique propre au 1^{er} groupe qu’est son caractère *gabari-tique*. A l’image des trois conjugaisons faibles du portugais (cf. Carvalho 2004b), les formes morphologiquement non marquées des verbes en *-er* du français semblent être alignées sur un schéma /CV(C)-CV/

A l'appui de cette thèse, on remarquera aussi que les bizarreries signalées en §3.3 et caractérisant la phénoménologie du nivellement apparaissent désormais comme des corollaires de notre proposition. Ainsi de la durée, virtuellement très longue, du changement, et de son confinement possible à un sous-paradigme. Dans le cas du verbe “aimer” en français, la morphologie du 1^{er} groupe verbal offrait d’emblée les deux proportions en (5a,b) parmi d’autres dont le modèle de dérivation met en jeu une base invariante, d’où la rapidité et le caractère général de la réfection. Mais imaginons que certaines des proportions requises viennent à manquer, et prenons, par exemple, le cas de l’élimination de l’allomorphie caractéristique de la distinction de nombre au parfait dans trois des sept classes de verbes à alternance vocalique du vieil anglais:

(6)	<i>1^{ère} p. prés. sg.</i>	<i>parf. sg.</i>			<i>parf. pl.</i>	
a.	rīse	rās	>	rose	<	rison “rise”
	rīde	rād	>	rode	<	ridon “ride”
b.	bēōde	bēād	>	bid	<	budon “bid”
	cēōze	cēās	>	chose	<	curon “choose”
c.	binde	band	>	bound	<	bundon “bind”
	singe	sang	>	sang	<	sungon “sing”

Formes dépourvues de marque suffixale, *rās*, *rād*, *bēād*, etc. ne peuvent entrer dans une relation proportionnelle directe avec la dérivation, fortement productive, du pluriel des parfaits faibles: *luf-od-e* → *luf-od-on* “love”.⁴⁸ Les seuls modèles disponibles pour l’élimination de l’apophonie en (6) sont: (i) la dérivation du pluriel des présents forts (*rīs-e* → *rīs-að*); (ii) la dérivation du pluriel des parfaits forts dans les quatre autres classes de verbes à alternance vocalique (*bær* → *bær-on* “bear”, *æt* → *æt-on* “eat”, *scōc* → *scōc-on* “shake”, *cnēōw* → *cnēōw-on* “know”). On conçoit dès lors que de tels changements puissent à la fois prendre du temps et rester confinés à un sous-paradigme: longue durée et faible portée constituent, en vérité, deux conséquences indissociables d’un principe qui veut que la “force analogique” est fonction du nombre et de la productivité de modèles dérivationnels aptes à servir de base à des relations proportionnelles. Plus le réseau formé par les dérivations est dense, plus élevées sont la vitesse et l’ampleur du changement.

En définitive, il est possible de tirer un enseignement théorique intéressant de notre proposition d’exclure le nivellement du répertoire des types de changement. On se souvient que, confrontés à des données contradictoires, Hock (1988) puis McCarthy (2005) ont postulé des contraintes conflictuelles responsables de l’allomorphie et du

tel que la première syllabe de celui-ci est associée à la dernière de la racine. Il s’ensuit aussi bien le rétablissement de la consonne à la 1^{ère} p., puisqu’il y avait un CV disponible dans le gabarit, et alors que ces consonnes restent muettes au singulier du 3^{ème} groupe (*je mets*, *je vends*...), que le non-rétablissement du *-r* de l’infinitif, puisqu’au contraire il n’y avait plus de place dans le gabarit, et alors que ce même *-r* est restauré dans l’infinitif des verbes en *-ir*, chose difficile à expliquer autrement. Reste la question de l’origine de cette morphologie gabaritique; on peut douter de sa nature analogique. Quoi qu’il en soit, le contre-exemple de la 1^{ère} p. est intéressant en ce qu’il montre le caractère non trivial de la thèse proposée ici: il n’est pas vrai que *tous* les phénomènes habituellement imputés au nivellement peuvent être reformulés en termes de changements proportionnels; encore faut-il pour cela qu’on puisse démontrer l’existence d’un modèle dérivationnel.

⁴⁸ Quant à la proportion *luf-ie* / *luf-od-e* : *rīs-e* / X = **rīs-od-e*, fondée sur la dérivation du parfait, elle aurait, certes, éliminé l’alternance vocalique du parfait (pl. **rīs-od-on*), mais au profit du vocalisme du présent et de marques suffixales.

nivellement, se distinguant en cela de Kuryłowicz (1947) et de Mańczak (1958), qui privilégiaient chacun un seul de ces principes (cf. §2.2). C’est, en vérité, une caractéristique de la phonologie optimaliste contemporaine que de transférer l’hétérogénéité des faits à la théorie: si les premiers s’avèrent contradictoires, la raison en serait que la contradiction réside au cœur même de la grammaire. Nous pensons pour notre part que cette position est fondamentalement circulaire. S’il semble y avoir contradiction entre changements qui propagent l’allomorphie et changements qui l’éliminent, c’est, selon nous, signe de ce que ni l’invariance ni l’allomorphie ne sont en aucun cas des propriétés pertinentes de la productivité d’une alternance. Il s’ensuit que, face à la “loi” de Kuryłowicz favorisant l’allomorphie, à la “tendance” de Mańczak lui préférant le nivellement, et, enfin, aux thèses plus récentes postulant à la fois l’un et l’autre, nous préférons penser qu’il n’y a ni l’un ni l’autre. Une alternance évoluera soit vers plus soit vers moins de complexité en fonction du nombre et de la productivité des modèles disponibles: si le modèle est simple en termes de nombre d’allomorphes, il se passera tôt ou tard quelque chose que l’on pourra, après coup, désigner sous le terme de “nivellement”; si, au contraire, le modèle est complexe, l’allomorphie s’étendra.

4.2 Il reste que le rejet du nivellement ne dispense pas de répondre à la question de savoir pourquoi, quand bien même l’allomorphie ne constitue pas l’effet d’une loi comme le semblait présupposer Kuryłowicz, son existence ne pose visiblement pas de problème particulier à la morphologie, qui s’en accommode, somme toute, fort bien. Là encore, il ne nous paraît pas pertinent d’y voir, suivant OT, le résultat du statut dominant des “contraintes de marque”, qui, à l’image des règles post-lexicales à la Mohanan (1986), rendraient prononçables les combinaisons morphémiques sous-jacentes. D’une part, ce serait là à nouveau une explication circulaire: on invoquerait tantôt une hiérarchie variable des contraintes pour expliquer l’existence ou l’absence d’allomorphie, tantôt les secondes pour justifier la première. D’autre part, l’allomorphie n’est précisément pas fondée sur des phénomènes post-lexicaux; elle implique, au contraire, la phonologisation des variantes, d’où il suit que la substitution d’un allomorphe à un autre — par exemple, dans *[elektrikite] pour *électricité* — produit une forme tout à fait licite phonologiquement — cf. *antiquité* — bien qu’agrammaticale. Autrement dit, donc, les allomorphes, contrairement aux allophones, “sont dans le lexique”.

Dès lors, tout se passe comme si le recours régulier à la supplétion ne paraissait pas démesurément coûteux pourvu qu’une simple condition soit remplie: à l’inverse de ce qui ressort des alternances fossiles du type *suis / fus, vais / allons, go / went*, etc., les allomorphes doivent différer minimalement. Mais est-ce si sûr? Examinons une alternance telle que *bring / brought*? Celle-ci est parfois remplacée par *bring / brang* (ou *brung*), alors qu’on n’entend jamais, par exemple, *ring / *rought* pour *ring / rang*. L’alternance analogique a certes une base commune plus large ([rVŋ]) que l’alternance étymologique ([r-]), mais suffit-elle à expliquer pourquoi l’apophonie est ici plus productive que la forme à dentale pourtant abondamment représentée dans les parfaits forts de l’anglais (*burnt, bought, caught, crept, dealt, dreamt, felt, kept, left, lost*, etc.)? D’autre part, quitte à éliminer l’allomorphie “excessive” de *bring / brought*, pourquoi choisir *brang* au lieu d’une solution plus radicale telle que **bringed*? Enfin, et surtout, poser une condition de ressemblance équivaldrait à réintroduire implicitement une tendance au nivellement démentie par les faits: en portugais (cf. §3.2), ce sont aussi les formes apophoniques *sube* et *truxe* qui tendent à remplacer, à la 1^{ère} p. du parfait, les *soube* et *trouxe* homophones à la 3^{ème} p., alors que les alternances *fui / foi, pus / pôs, fiz / fez*, etc. sont stables; pourquoi substituerait-on de la variation, fût-elle “minimale”, à ce qui est déjà invariable?

Il se peut, en réalité, que le problème de l'allomorphie soit tout simplement mal posé, car celle-ci ne réside peut-être pas là où on le croit. Reprenons des exemples d'apophonie. Et si, dans port. *n[o]vo / n[ɔ]va* "neuf, nouveau", la variation concernait non le radical mais la marque du féminin? Comme l'aurait dit Kuryłowicz, et ainsi que la théorie autosegmentale nous permet aisément de le représenter aujourd'hui, celle-ci serait monopositionnelle (-a) dans la plupart des cas (e.g., *mudo / muda* "muet", *n[ɔ]sso / n[ɔ]ssa* "notre", *vago / vaga* "vide", *c[ɛ]go / c[ɛ]ga* "aveugle", *s[e]co / s[e]ca* "sec", *amigo / amiga* "ami"), mais bipositionnelle ([-ATR] + -a) dans une partie des radicaux à voyelle tonique moyenne arrondie [+ATR] tels que *n[o]vo / n[ɔ]va*. Nous voyons un triple avantage à cette réinterprétation de l'alternance. L'économie d'analyse, d'une part: il n'y a plus qu'une seule allomorphie, celle du suffixe de féminin, et non un nombre indéterminé égal à celui des radicaux susceptibles de subir l'apophonie.⁴⁹ L'adéquation vis-à-vis de la phénoménologie observée, d'autre part: comme il ressort de l'étude de Russo (2004, à paraître; cf. *supra* §3), ce type d'apophonie, devenue depuis longtemps indépendante de toute condition phonologique, relève désormais pleinement de la morphologie, dont elle illustre la variété non concaténative. L'hypothèse qu'il nous est permis de faire et la prédiction qui en découle, enfin: ce qu'on tend à éviter n'est pas l'allomorphie en elle-même, mais son caractère imprévisible; si celle-ci est conservée, on peut donc supposer qu'on s'achemine, en portugais, vers une distribution complémentaire des allomorphes telle que la marque bipositionnelle s'imposera dans les radicaux à tonique mi-fermée arrondie, alors que la marque monopositionnelle subsistera ailleurs. De fait, comme l'a montré Carvalho (2004a), le portugais européen connaît, depuis le XIX^{ème} siècle, une extension analogique remarquable de l'apophonie, c'est-à-dire de l'allomorphie bipositionnelle pourtant minoritaire, y compris parmi les radicaux masculins à [o] accentué. Et c'est ce qui expliquerait, plus généralement, que, de l'anglais *sing / sang* au portugais *fui / foi*, *pus / pôs*, *fiz / fez*, en passant par le français *électrique / électricité*, *journal / journaux*, on constate le maintien voire la propagation de ce qu'on serait tenté d'appeler des "régularités locales", circonscrites à des niches morphologiques:⁵⁰ verbes en -iN en anglais, parfaits forts en portugais, adjectifs en /-ik/ et nominaux en /-al/ en français.

En somme, pour résumer notre contribution au débat sur ce qui, de l'allomorphie ou de l'invariance, constitue la propriété des alternances productives, un fait est à retenir: ce ne sont ni l'une ni l'autre qui, en soi, posent problème à la morphologie; seule l'irrégularité de leur distribution tendra à être corrigée par l'évolution et l'analogie. Si "nivellement" il y a, c'est là qu'on peut le saisir, et il concerne par conséquent aussi bien l'invariance que l'allomorphie, phénomènes qui, bien que formellement antithétiques, n'entretiennent donc pas, en tant que tels, de relation conflictuelle.

⁴⁹ A l'inverse, il est impossible de ne pas parler d'allomorphie (et de supplétion) du radical dans les alternances fossiles.

⁵⁰ Ce qui rejoint la vision "topologique" de l'analogie développée par Demarolle (1990).

Références

- Altamura, Antonio (1968) *Dizionario dialettale napoletano*, Napoli, Fiorentino.
- Andreoli, Raffaele (1887) *Vocabolario napoletano-italiano*, Torino, Paravia. [On utilise ici la réimpression anastatique: Napoli, Berisio, 1966].
- B = Battaglia, Salvatore [puis Giorgio Bàrberi Squarotti] (1960-) *Grande Dizionario della Lingua Italiana*, Torino, Utet.
- Barbato, Marcello (2001) *Il libro VIII del Plinio napoletano di Giovanni Brancati*, Napoli, Liguori.
- Bybee, Joan (2001) *Phonology and language use*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Carvalho, Joaquim Brandão de (2004a) “L’analogie est-elle un fait fonctionnel ou grammatical? Le cas de l’apophonie portugaise”, *Corpus* 3, 101-123.
- Carvalho, Joaquim Brandão de (2004b) “Templatic morphology in the Portuguese verb”, in Meisenburg, Trudel / Selig, Maria (éds.) *Nouveaux départs en phonologie*, Tübingen, Gunter Narr, 13-32.
- Carvalho, Joaquim Brandão de / Russo, Michela (à paraître) “Y a-t-il des métaphonies ouvrantes en roman?”, in Trotter, David / Kühnel, Anne-Kathrin (éd.) *Actes du XXIV Congrès International de Linguistique et de Philologie Romanes* (Aberystwyth, 1-6 août 2004), Tübingen, Max Niemeyer.
- CDCavensisAppGalante = Galante, Maria (1980) La datazione dei documenti del “Codex Diplomaticus Cavensis”. Appendice: Edizione degli inediti, Salerno, Grafiche Moriniello (Collana storica a cura del Centro «Raffaele Guariglia» di studi salernitani, II).
- CDPugl XX = Coniglio, Giuseppe (éd.) (1975) *Le pergamene di Conversano. I (901-1265)*, Bari, Società di Storia Patria per la Puglia.
- Coluccia, Rosario (1992) “I sonetti di Cola Maria Bozzuto gentiluomo napoletano del sec. XV”, *Zeitschrift für romanische Philologie* 108, 293-318.
- Coluccia, Rosario (éd.) (1987) = Ferraiolo, *Cronaca*, Firenze, auprès de l’Accademia della Crusca.
- D’Ambra, Raffaele (1873) *Vocabolario napolitano-toscano domestico di arti e mestieri*, Napoli, éd. par l’auteur [réimpression anastatique: Bologna, Forni, 1969].
- DCECH = Corominas Joan / Pascual, José A., *Diccionario crítico etimológico castellano e hispánico*, 6 vol., Madrid, Gredos, 1980-1991.
- De Bartholomaeis, Vincenzo (1901) “Contributi alla conoscenza de’ dialetti dell’Italia meridionale, ne’ secoli anteriori al XIII. Spoglio del ‘Codex Diplomaticus Cavensis’ ”, *Archivio Glottologico Italiano* 15, 247-274 e 327-362.
- De Bartholomaeis, Vincenzo (1902-05) “Contributi alla conoscenza de’ dialetti dell’Italia meridionale, ne’ secoli anteriori al XIII. Spoglio del ‘Codex Diplomaticus Cajetanus’ ”, *Archivio Glottologico Italiano* 16, 9-27.
- De Blasi, Nicola (1995) “Per il testo dello gliommero di Sannazaro”, *Archivio storico per le province napoletane* 113, 127-149.
- De Blasi, Nicola (éd.) (1986) = *Libro de la destructione de Troya. Volgarizzamento napoletano trecentesco da Guido delle Colonne*, Roma, Bonacci.
- DEI = Battisti Carlo / Alessio Giovanni, *Dizionario Etimologico Italiano*, Firenze, Barbera, 1950-57.
- Demarolle, Pierre (1990) “Réflexions sur l’analogie: formes et lieux dans l’étude du verbe en français moderne”, *Le français moderne* 58.3/4, 143-151.
- Fanciullo, Franco (1994) “Morfo-metafonia”, in Cipriano, Palmira / Di Giovine, Paolo, / Mancini, Marco (éds.) *Miscellanea di studi linguistici in onore di Walter Belardi*, II, Roma, Il Calamo, 571-592.
- Fanciullo, Franco (1994/1996) “Mutamenti fonetici condizionati lessicalmente con un’appendice sul vocalismo tonico detto «siciliano»”, *Archivio Glottologico Italiano* 79.1, 78-103 (reéd. in Fanciullo 1996, 127-146).
- Fanciullo, Franco (1996) *Fra Oriente e Occidente. Per una storia linguistica dell’Italia meridionale*, Pisa, ETS.

- Formentin, Vittorio (1994) “Dei continuatori del latino *ILLE* in antico napoletano”, *Studi Linguistici Italiani* 20, 40-93 et 196-233.
- Formentin, Vittorio (éd.) (1998) = Loise de Rosa, *Ricordi*, 2 vol., Roma, Salerno.
- Gentile, Salvatore (1979) *Repatriare Masuccio al suo lassato nido. Contributo filologico e linguistico*, vol.II des Actes du *Convegno Nazionale di Studi su Masuccio Salernitano* (Salerno, 9-10 maggio 1976), 2 vol., Galatina, Congedo.
- Giordano, Emanuele A. (éd.) (1992) = Nicola Stigliola, *L'Eneide in ottava rima napoletana*, 3 vol., Roma, Benincasa.
- Giuliani, Mariafrancesca (2001-02) *Verso una stratigrafia linguistica dell'Italia meridionale: proposte metodologiche e saggi interpretativi per una “ricostruzione” a partire dalle fonti diplomatiche pre-volgari*, Tesi di Dottorato, Università di Pisa.
- Glessgen, Martin-Dietrich / Holtus, Günter / Kramer, Johannes / Schweickard, Wolfgang (éds.) (2002) *Ex traditione innovatio. Miscellanea in honorem Max Pfister septuagenarii oblata*, Darmstadt Wissenschaftliche Buchgesellschaft [vol.I = *Scripta minora selecta De rebus Galloromanis et Italicis*; vol. II = *Miscellanea sociorum operis in honorem magistri conscripta* [→ Holtus – Kramer 2002].
- Hock, Hans Henrich (1988) *Principles of historical linguistics*, Berlin, Mouton-De Gruyter.
- Kuryłowicz, Jerzy (1947) “La nature des procès dits analogiques”, *Acta linguistica* 5, 17-34.
- LIZ = (éds.) Stoppelli, Pasquale / Picchi, Eugenio *Letteratura Italiana Zanichelli. CD-Rom dei testi della letteratura italiana*, Bologna, Zanichelli, 1997 (3^{ème} éd.).
- Maiden, Martin (1992) “Irregularity as a determinant of morphological change”, *Journal of linguistics* 28, 285-312.
- Malato, Enrico (éd.) (1967) = Giulio Cesare Cortese, *Opere poetiche*, 2 vol., Roma, Edizioni dell'Ateneo.
- Malato, Enrico (éd.) (1986) = Pompeo Sarnelli, *Posilecheata*, Roma, Benincasa.
- Malato, Enrico / Giordano, Emanuele (éds.) (1989) *Omero napoletano. Nunziante Pagano, La vattaglia ntra le rranonchie e li surece. Nicolò Capasso, L'Iliade in lingua napoletana*, Roma, Benincasa.
- Mańczak, Witold (1958) “Tendances générales des changements analogiques”, *Lingua* 7, 298-325, 387-420.
- Marzo, Antonio (éd.) (1997) = Nicola Corvo, *Storia de li remmure de Napole*, Roma, Benincasa.
- Matera, Vincenzo / Schirru Giancarlo (1997) “Gli Statuti dei Disciplinati di Maddaloni. Testo campano del XIV secolo”, *Studi Linguistici Italiani* 23, 47-88.
- McCarthy, John J. (2005) “Optimal paradigms”, in Downing, Laura / Hall, T. Alan / Raffelsiefen, Renate (éds.) *Paradigms in phonological theory*, Oxford, Oxford University Press, 170-210.
- Mohanan, Karuvannur P. (1986) *The theory of lexical phonology*, Dordrecht, Reidel.
- Parenti, Giovanni (1978) “Un gliommero di P.J. De Jennaro: «Eo non agio figli né fittigli»”, *Studi di Filologia Italiana* 36, 321-365.
- Paul, Hermann (1966 [1886]) *Prinzipien der Sprachgeschichte*, Tübingen, Max Niemeyer.
- Pelaez, Mario (1928) “Un nuovo testo dei Bagni di Pozzuoli in volgare napoletano”, *Studi Romanzi* 19, 47-134.
- Pèrcopo, Erasmo (1886) “I Bagni di Pozzuoli. Poemetto napolitano del secolo XIV”, *Archivio storico per le province napoletane* 11, 597-750.
- PergSGrArmenoPilone = Pilone, Rosaria (éd.) (1996) *Le pergamene del Monastero di S.Gregorio Armeno (1141-1198)*, Salerno, Carlone.
- PergSGrArmenoVetera = Vetera, Carla (éd.) (2000) *Le pergamene del Monastero di S.Gregorio Armeno (1168-1265)*, Salerno, Carlone.
- Perrone, Carlachiera (éd.) (1983) = Anonimo, *La Violeieda spartuta ntra buffe e bernacchie*, Roma, Benincasa.
- Petrini, Mario (éd.) (1976) = Giambattista Basile, *Lo cunto de li cunti, ovvero lo trattenemiento de piccerille - Le muse napolitane e le lettere*, Bari, Laterza (Scrittori d'Italia, 260).
- Petrocchi, Giorgio (1957) *Masuccio Salernitano, Il Novellino, con appendice di prosatori napoletani del '400*, Firenze, Sansoni.

- Petrucci, Livio (1993) “Il volgare a Napoli in età angioina”, in *Trovato* 1993, 27-72.
- Porcelli 1789 = *Vocabolario delle parole del dialetto napoletano, che più si scostano dal dialetto toscano, con alcune ricerche etimologiche sulle medesime degli Accademici Filopatridi*, 2 vol., Napoli, Porcelli.
- Rak, Michele (éd.) (1986) = Giambattista Basile, *Lo cunto de li cunti*, Milano, Garzanti.
- Regimen1= Mussafia, Adolfo (1884) “Ein altneapolitanisches Regimen sanitatis”, nelle *Mittheilungen aus romanischen Handschriften (I)*, in *Sitzungsberichte der philosophisch-historischen Classe der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften* 106, 507-626.
- Regimen1b=Petrucci, Livio (1975) “Un nuovo manoscritto del Compendio napoletano del ‘Regimen sanitatis’”, *Medioevo Romano* 2, 417-441.
- Rocco, Emmanuele (1891) *Vocabolario del dialetto napoletano*, Napoli, Chiurazzi [jusqu’à feletto].
- Rohlf, Gerhard (1966-69) *Grammatica storica dell’italiano e dei suoi dialetti*, Torino, Einaudi [citée par paragraphe], 3 vol. [traduction italienne revue et élargie de la *Historische Grammatik der italienischen Sprache und ihrer Mundarten*, Bern, Francke, 1949-1954].
- Russo, Michela (2002) “Casi metafonetici aberranti dal napoletano antico al napoletano moderno”, in Glessgen – Holtus – Kramer Schweickard 2002, II: *Miscellanea sociorum operis in honorem magistri conscripta* [→ Holtus – Kramer], 385-405.
- Russo, Michela (2004) “La metafonia napoletana e la sotto-specificazione degli Elementi”, in Meisenburg, Trudel / Selig, Maria (éds.), *Nouveaux départs en phonologie: les conceptions sub- et suprasegmentales*, Actes du XXVII. Deutschen Romanistentag (München, 10-12 Oktober 2001), Tübingen, Narr, 2004, 49-76.
- Russo, Michela (à paraître) *La metafonia napoletana: evoluzione e funzionamento sincronico*, Bern, Peter Lang.
- Sabatini, Francesco (1965/1996) “Esigenze di realismo e dislocazione morfologica in testi preromanzi”, *Rivista di Cultura Classica e Medioevale* 7 (1965), 972-998 (rééd. in Sabatini 1996, 99-131).
- Sabatini, Francesco (1996) *Italia linguistica delle origini. Saggi editi dal 1956 al 1996*, Coletti, Vittorio / Coluccia, Rosario / D’Achille, Paolo / De Blasi, Nicola / Petrucci, Livio (éds.) Lecce, Argo, 2 vol..
- Sabatini, Francesco / Coluccia, Rosario / Lupis, Antonio (1983) “Prospettive meridionali nella lessicografia italiana”, in Dardano, Maurizio / Dressler, Wolfgang Ulrich / Held, Gudrun (éds.), *Parallela 1, Atti del secondo Convegno italo-austriaco* (Roma, 1-4 febbraio 1982), Tübingen, Narr, 146-169.
- Schirru, Giancarlo (1994) et (1995) “Profilo linguistico dei fascicoli VIII e IX del ms. Riccardiano 2752”, *Contributi di Filologia dell’Italia Mediana* 8 (1994), 199-239; 9 (1995), 117-175.
- SmodestoBartoloni = Bartoloni, Franco (1950) *Le più antiche carte dell’Abbazia di San Modesto in Benevento (secoli VIII-XIII)*. Roma, Sede dell’Istituto Storico Italiano per il Medioevo.
- TLIO = Base de données du *Tesoro della Lingua Italiana delle Origini*, dirigé par Pietro Beltrami, Opera del Vocabolario Italiano – Centre du C.N.R. auprès de l’Accademia della Crusca [<http://www.vocabolario.org/>].
- Trovato, Paolo (éd.) (1993) *Lingue e culture dell’Italia meridionale (1200-1600)*, Actes du colloque de Fisciano (23-26 ottobre 1990), Roma, Bonacci.